

Qu'ont-ils donc ces Belges pour transformer l'espace théâtral en aire de reliance et de jeux pour un plaisir partagé avec les spectateurs? Qu'ont-ils de plus que nous pour savoir inscrire l'art dans le lien social? Quasiment absents de la programmation du Festival «In», je les retrouve à la Manufacture pour «Baal» de Bertolt Brecht, mise en scène par Raven Ruël et Jos Verbist. Deux metteurs en scène pour une troupe d'acteurs francophones et flamands. En soi, c'est déjà un propos.

À notre arrivée dans la salle, l'espace scénique est séparé par un rideau de panneaux en bois. Il fait office d'écran vidéo; il ne touche pas le sol pour permettre aux acteurs d'entrer ou sortir vers l'Autre scène. À elle seule, cette scénographie évoque la complexité de la psychologie de Baal, jeune poète rebelle, provocateur, fou et libre presque égaré dans une société qui consomme du spectacle au kilomètre. Deux scènes parce que tous les personnages ont un rôle taillé sur mesure et qu'une fois le rideau franchit, Baal leur ôte le masque. Sûr de son pouvoir d'attraction (qui peut résister à sa fougue, à sa folle virilité ?), il les fait venir un à un pour qu'ils tombent dans ses bras, à ses pieds. Vincent Hennebicq est exceptionnel dans le rôle d'un chef d'orchestre d'une microsociété qui cherche dans sa décadence des raisons d'apaiser les conflits de classe et religieux. Avec sa caméra, il transpire d'amour et de colère et filme la part de mystère de chaque visage. Amis, amante, patron, collègue... tous finissent par déclamer un «moi» qui se projette en «je» dans ses yeux et sur l'écran. Cette mise en scène de la métamorphose est éblouissante parce que j'y suis inclus. Chaque acteur joue avec mon désir: là où j'attends une mère de Baal droite dans ses bottes vient un acteur masculin courbé et tremblant qui, du fond des profondeurs, remet Baal dans une filiation. Là où je rêve d'une grande scène, chacun la rétrécit pour y installer la force de son personnage dans la relation étroite qu'ils entretiennent avec Baal. Étroite parce que dépendante... Tous portent une part de Baal en eux, magnifiquement électrisée par une guitare branchée sans crier gare.

Collectivement, la belle troupe du Theater Antigone donne à chaque acteur sa part de rêve, de liberté, de créativité pour y jouer *la Scène* de leur vie. Magnifique instant où, soudain, la jeune fille se met à danser pour entrer dans le monde des grands...troublant moment où Baal fait sa déclaration d'amour à une inconnue qui, anneau de tasse à café à la main, fait brûler dans ses veines le sang de la vie...Époustouflante scène à l'hôpital des fous où Baal baisse la garde pour se reconnaître dans ses pairs...Émouvant tableau de la mort de sa mère qui, telle Marie, finit dans les bras d'un Baal bientôt crucifié.

Peu à peu, la scène est un long traveling de cinéma où le théâtre s'invite des coulisses, à l'image des fous qui troublent «l'ordre public». Chaque acteur magnifie la chair de son rôle pour que l'on ne perde aucun détail de cette galerie de portraits, de cette fresque humaine.

«Baal» est une belle pièce parce qu'elle repose sur un collectif engagé qui joue la proximité sans tomber dans le racolage. A l'époque, Berthold Brecht ne savait pas que Baal demanderait la nationalité belge.

Pascal Bély – *Le Tadorne*

«Baal» de Bertolt Brecht par le Théâtre Antigone. À la Manufacture d'Avignon du 8 au 27 juillet 2012 à 20h30.